Avant tout : ne pas nuire!

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **15 (1907)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549064

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

N° 11. — XVe année. 15 novembre 1907.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page
Avant tout: ne pas nuire	121
Février 1871 (Fin)	124
Les Maillots en hydrothérapie	128
L'activité de la Société russe de la Croix-Rouge en temps de paix (Suite)	129
Nouvelles de l'activité des sociétés: Société des samaritains de Ste-Croix	132

Avant tout: ne pas nuire!

Samaritains, samaritaines, c'est à vous que je m'adresse, c'est à vous que je dis: *avant tout, ne pas nuire!* Et j'ajoute volontiers ces mots de la préface du petit vademecum du Dr Lardy [1]): vous avez à secourir et non à soigner!

Les connaissances que vous avez acquises à vos leçons de pansements, le bagage sanitaire qui vous reste de vos 30 et quelques heures de cours de samaritains, est un minimum qui, si vous en perdez quelque chose, peut devenir dangereux.

Si l'un ou l'autre d'entre vous récapitule ce qu'il a appris pendant *un cours*, s'il réfléchit à tout ce qui lui a été dit au sujet de la structure du corps, des fonctions vitales, des fractures, des indispositions subites, des plaies et des hémorragies; s'il pense à toutes les recommandations qui lui ont été faites au sujet du soulèvement, du transport, du couchage des malades et des blessés, il s'avouera sans doute que tout cela n'est pas digéré, et que, pour *bien faire en toute occasion*, un second cours lui serait à peu près indispensable.

C'est en forgeant qu'on devient forgeron! dit un proverbe. C'est en travaillant de son métier qu'un infirmier, par exemple, deviendra de plus en plus capable et qu'il finira par être un excellent gardemalade. Mais voyez un samaritain: son cours fini, il retourne à son atelier, à son bureau, à son tramway, à ses occupations quotidiennes, et ce ne sera que rarement — beaucoup plus tard peut-être — qu'il devra fonctionner d'urgence comme samaritain. A ce moment il devrait savoir immédiatement que faire; l'entourage du blessé compte sur lui: il est samaritain!..... Mais il a oublié; il n'a plus le temps, maintenant, de consulter les notes prises jadis, répétées même en vue de l'examen; aussi le voici perplexe, indécis, alors qu'il devrait agir, commander! C'est à lui que je m'adresse, c'est à lui — à elle — que je dis: avant tout, ne pas nuire!

Passons vite en revue quelques uns des points principaux de l'activité d'un samaritain.

[1]) Voir *Croix-Rouge suisse*, n° 9, page 108.

Traitement des plaies. Regardez une plaie avec les yeux, non pas avec les doigts! Ne touchez pas les plaies de peur de les salir, de les infecter. Souvenez-vous que vos mains sont sales, toujours, et que vous risquez de glisser dans une blessure béante des germes d'infection si vous y mettez les doigts.

Rappelez-vous que vos mains sont couvertes de microbes, qu'il en est de dangereux, et que vous pourriez contaminer votre blessé en l'infectant du bacille du tétanos par exemple.

Ne placez sur une plaie ni toiles d'araignée, ni feuilles de « toute bonne » ni ..... ce que l'entourage du malade vous recommandera comme étant souverain, pas plus que vous n'y mettrez un linge sale!

Une cartouche à pansement, deux s'il le faut, voilà l'idéal; à défaut un linge bien propre, un mouchoir sortant de la lessive. Abstenez-vous de couvrir la blessure si vous n'avez pas sous la main les objets nécessaires, rappelez-vous que le neuvième précepte de tout bon samaritain dit qu'« il est moins dangereux de laisser une plaie à l'air libre que de la toucher avec des doigts malpropres, de la laver avec des liquides douteux, ou de la recouvrir avec des objets sales. »

Si cependant une blessure contient des corps étrangers visibles, de la boue, de la terre, du crottin, que sais-je encore, vous ferez exception à la règle; vous laverez la plaie avec de l'eau propre, de l'eau cuite, de l'eau salée, éventuellement même avec une solution antiseptique faible.

Je me souviens avoir donné des soins à un ouvrier qui s'était fait une fracture compliquée de l'avant-bras en tombant dans un fumier; j'aurais fait un crime au samaritain qui n'aurait pas nettoyé de son mieux cette plaie souillée et l'os qui en sortait!

Traitement des hémorragies. D'habitude compression directe sur la place qui saigne; s'il s'agit d'une forte hémorragie artérielle et que le sang sorte en jets, rouge vif, ce moyen ne suffit plus. Il faut alors comprimer l'artère qui saigne, le long de son parcours entre le cœur et la plaie: compression indirecte sur le membre blessé, au moyen de bretelles élastiques, d'un tube de caoutchouc, ou d'une pièce d'étoffe liée en garrot. Mais l'hémostase ainsi obtenue n'est pas sans danger; le lien, quel qu'il soit, ne doit rester plus d'une heure sous peine de nuire au membre ligaturé qui ne reçoit plus de sang, qui n'est plus nourri puisque le sang n'y circule plus.

Il faut donc vite un médecin, car le praticien seul pourra faire le nécessaire pour arrêter définitivement — et selon les règles de l'art — une hémorragie dangereuse. Samaritains, ne vous substituez pas au médecin, faites-le chercher immédiatement, ou conduisez vite — le pansement d'urgence fait — votre blessé à l'hôpital.

Quand il s'agit d'une hémorragie veineuse, le pansement compressif sur la place qui saigne, suffit en général. En tous cas il faut éviter de ligaturer le membre blessé comme dans une forte hémorragie artérielle.

Il n'y a pas longtemps, un jeune samaritain se méprit sur une hémorragie veineuse survenue à la suite d'un coup de couteau à l'aisselle (le fait est relaté dans un journal allemand). Croyant avoir à faire à du sang artériel, ce zélé mais peu intelligent garçon chercha *pendant des heures* à arrêter cette hémorragie en comprimant l'artère brachiale; il ne parvint — par de fausses manœuvres — qu'à augmenter le débit du sang veineux, qu'à hâter la mort du blessé..... alors qu'un médecin demeurait à quelques minutes!

Un autre cas analogue, et dont j'ai souvenir, montre la gravité que peuvent

avoir de mauvaises mesures: Dans un petit village une pauvre femme souffrait de fortes varices aux jambes. Un jour une de ces grosses veines crève, le sang s'écoule. Les gens du village, les voisins alarmés, ne trouvèrent rien de mieux que de donner à la malade un bain de pieds très chaud. Par leur faute le sang sortit plus abondamment, et la pauvre vieille mourait exsangue..... alors qu'un simple pansement propre, appliqué sur la plaie, et convenablement serré, aurait suffi à lui conserver l'existence!

C'est avec la *Respiration artificielle* qu'il arrive parfois aussi que les samaritains jeunes encore dans le métier, commettent des fautes. Le sauveteur doit surtout être préoccupé de savoir si les mouvements qu'il fait exécuter à l'asphyxié sont réellement utiles: si l'air communique librement avec les poumons; il doit se rendre compte si l'on entend ce petit bruit caractéristique de l'inspiration et de l'expiration. S'il ne l'entend point, il s'agit de s'assurer que la langue du sinistré n'est pas retombée dans l'arrière-gorge, ou que quelque autre corps étranger n'empêche l'air de circuler librement. Et l'obstacle doit être enlevé immédiatement, peut-être aussi suffira-t-il de pousser le menton en avant si la trachée était comprimée, afin de donner libre accès à l'air ambiant.

Il n'est pas impossible aussi que ce soient les mouvements qui aient été mal exécutés: pression insuffisante sur le thorax ou relèvement trop peu accentué des bras. D'autres fois enfin la force mise à ce travail est trop brutale; j'en citerai un exemple: deux sœurs de charité avaient été trouvées asphyxiées dans un hôpital de Munich, les sergents de ville appelés pratiquèrent la respiration artificielle d'une manière si rude que l'on put constater — à l'autopsie qui suivit — des fractures de plusieurs côtes.

Quand un samaritain constate une *fracture*, il ne doit pas chercher à la réduire, à remettre le membre dans la position habituelle et normale, c'est là l'affaire du médecin. Si le blessé a reçu un pansement fixatif qui lui permette d'être transporté à l'hôpital ou d'attendre le médecin, sans trop de douleurs, le samaritain aura fait son devoir, tout son devoir. Que le secouriste prenne garde de bien placer les attelles, de les capitonner, de les fixer judicieusement le long du membre fracturé, qu'il évite de brusquer le sinistré, de le déplacer inutilement; qu'il empêche les os brisés de se toucher, mais que, par une traction douce, il les éloigne l'un de l'autre, et son travail sera bon et utile.

Dans les *Transports*, enfin, les samaritains doivent veiller surtout à ce que leurs mouvements se fassent simultanément (au commandement!) afin d'éviter que les malades ne soient secoués, tiraillés, chavirés ou mal soutenus. En marche au brancard, le pas doit être doux, jamais cadencé, sous peine de balancer le blessé de façon fort désagréable, douloureuse, parfois dangereuse.

Bergmann, le célèbre chirurgien allemand, mort il y a quelques mois ne disait-il pas que le travail par excellence d'un secouriste doit être un transport parfaitement exécuté?!

Je n'ai fait que toucher ici certains points essentiels qu'un samaritain ne doit jamais oublier; il y aurait sans doute encore beaucoup de questions de détail à reprendre; c'est aux répétitions que les sociétés de la Croix-Rouge organisent, qu'elles doivent être traîtées.

Je suis heureux de ne pas connaître, dans la Suisse romande, des accidents de quelque gravité occasionnés par excès de zèle, par oubli ou par bêtise de samaritains peu expérimentés, mais je voudrais avoir remis en mémoire à tous les samaritains, à toutes les samaritaines, que celui qui ne fait rien, oublie, que celui qui n'avance pas, recule, et que les exercices, les répétitions, le travail, peuvent seuls les maintenir à la hauteur de leur noble tâche, et leur permettre d'être et de rester de vrais, de bons samaritains.

Dr M.

Février 1871

Souvenirs personnels et intimes

(Fin)

Nous en étions au quatrième jour de l'entrée, au samedi. Les troupes suisses d'occupation avaient pu rejoindre leurs cantonnements, et leur service singulièrement déchargé leur permettait de jouir d'un repos bien gagné. Aussi, le dimanche nous trouva réunis au grand complet, avec notre bataillon valaisan n° 53, la batterie 22 de Vaud et quelques officiers de l'état-major. Le repas de midi fut intéressant et gai. La conversation roula sur le séjour de nos officiers en pays étranger, sur les cours pontificales et royales de Rome et de Naples. La musique du bataillon jouait sous la vérandah. Il était bien permis de se réjouir, de fêter le retour de la paix, après les tribulations des jours précédents.

Sur la demande de notre chère mère, l'aumônier du bataillon voulut bien ne pas laisser se terminer cette journée sans avoir célébré un culte d'actions de grâce pour les délivrances qui venaient de nous être accordées. A cinq heures après midi, le grand salon réunissait dans une même pensée tous les officiers présents, la famille et les domestiques de la maison, au grand complet, et là, M. le chanoine Beck, prenant pour sujet de son discours: « *Le dévouement* », sut tirer de ce texte, une vibrante allocution de circonstance, qui impressionna fortement ceux qui eurent le privilège de l'écouter.

Inutile de dire qu'à ce moment-là, si le passage des troupes était à peu près terminé, il n'en restait pas moins des détachements de mobiles qui occupaient le temple paroissial, un bon nombre de malades à l'ambulance, ainsi que de nombreux débris du train auxiliaire.

Nos trente-cinq mobiles des Charentes nous avaient quittés la veille, ainsi que le sergent Amédée Tijoux, notre ami, qui les commandait. Ils s'étaient complètement refaits pendant ces trois journées passées ici. L'aumônier valaisan les félicitait. « Mais, mes amis, je ne vous reconnais plus, vous êtes superbes! » Parvenus, à l'entrée de la ville de Neuchâtel, aux Poudrières du quartier de St-Nicolas, une jeune fillette les voyant passer, leur dit: « Mais entrez donc, mes parents vous recevront très bien, venez! » Cette favorable aubaine, vite acceptée, fit que ces internés devinrent, après avoir été les nôtres, les hôtes de M. Mérian, ingénieur, encore vivant, qui les a reçus et peut en parler pertinemment.

De Neuchâtel, ce détachement fut envoyé et interné à Ennenda, près Glaris, où il demeura pendant près de six se-